Le « je ne sais quoi »
Étude conceptuelle

Cette expression pourrait paraître une coquetterie rhétorique : substantiver une expression verbale est un procédé courant de la pédanterie et de la cuistrerie ; de surcroît il y a ici un paradoxe facile : l'expression désigne ce qui échappe à la désignation puisque … précisément on ne sait pas de quoi il s'agit. Pourtant, cette expression a une longue histoire et prend ses significations dans la mystique et dans l'esthétique tout autant que dans l'éthique. Dire qu'il y a un « je ne sais quoi » c'est dire que quelque chose est là et se tient caché ; c'est reconnaître la présence d'une réalité non objectivable et pourtant bien réelle : c'est donc reconnaître que la connaissance de l'existence n'est pas ici solidaire de la connaissance de l'essence. Il y a *quelque chose* que je ne peux parvenir à identifier : sa nature est obscure mais sa réalité indéniable.

I. Le je ne sais quoi entre immanence et transcendance

I.1. Le je ne sais quoi, de Dieu à l'âme

Cette notion se comprend donc à partir d'une limitation de la prétention à connaître. Le contexte le plus favorable pour cette modestie de la faculté cognitive est celui de la mystique : Dieu infini est tel qu'aucun de nos concepts ne peut le comprendre : le projet de définir celui qui est infini est invalidé à sa source même comme profondément contradictoire. Le discours adéquat sur Dieu est celui qui dit ce qu'il n'est pas : l'approche négative ou « apophatique » de la théologie mystique est le seul légitime ; il est légitime parce qu'il ne prétend pas être adéquat. C'est paradoxalement l'abandon de la visée de vérité qui fonde la légitimité de ce discours. La seule chose que je sache de Dieu c'est que je ne peux savoir ce qu'Il est : ici donc le « je ne sais » est le stade indépassable et salutaire de la recherche. Si je pouvais savoir, Dieu ne serait effectivement transcendant … et donc Il ne serait pas Dieu.

Toutefois, l'expression « je ne sais quoi » dit presque déjà trop : elle ne dit pas seulement l'impossibilité de savoir mais elle sert à désigner quelque chose dont le caractère propre est que je ne peux savoir quoi que ce soit à son propos ; elle s'applique à une réalité finie ; la substantivation de la formule indique qu'il peut s'agir d'une réalité identifiable, un objet d'énonciation, au moins négative. Or Dieu

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale
Le « je ne sais quoi »

se dérobe absolument à notre visée : il n'est en aucune façon un objet ; son caractère infini est tel que l'on ne peut en rien l'assigner à une position ou à une situation. Il est, selon l'expression de Nicolas de Cues transposée par Pascal, une « sphère dont la circonférence est nulle part et le centre partout ». Le « je ne sais quoi » signifie quelque chose que je ne sais pas dans un ensemble que je sais : une zone d'opacité qui, en tant que zone, est repérable. Or Dieu est obscur et incompréhensible pour moi sans que je puisse même me servir de mon ignorance pour le désigner; il est le Dieu caché (*deus absconditus*). Le « je ne sais quoi » suppose tout à la fois la reconnaissance d'une impuissance du discours et une localisation de ce que l'on ne sait pas. Ainsi Maître Eckhart emploie-t-il cette expression pour désigner le fond de l'âme humaine qui a une parenté avec la déité. Le for interne est comme une citadelle imprenable, un château fort, habité par le désir de l'absolu, mais dont il est impossible d'expliquer la réalité : cette impossibilité est la marque d'une parenté avec l'absolu mais il faut maintenir l'abîme qui sépare l'homme de Dieu si l'on ne veut pas réduire Dieu à l'une de nos représentations. Il faut donc reconnaître que l'apophatisme à propos de l'âme n'est pas du même ordre que l'apophatisme à propos de Dieu : dans un cas, l'impossibilité de dire porte sur un objet que l'on peut circonscrire, dans l'autre cas non.

Ainsi le « *neizweis* »est-il l' attribut spécifique de l'âme humaine, il en désigne le fond (*Seelen Grund*) ; il est la part intime de la déité qui caractérise l'homme, la petite étincelle de l'âme *vünkelin*, *scintilla animae* : « J'ai dit parfois qu'il est une puissance de l'esprit, la seule libre. Parfois j'ai dit que c'et une garde de l'esprit ; parfois j'ai dit que c'est une lumière de l'esprit ; parfois j'ai dit que c'est une étincelle. Voici maintenant ce que je dis : ce n'est ni ceci ni cela ; et cependant c'est quelque chose. » Maître Eckhart *Sermon* « Jésus entra » § 13

I.2. Le je ne sais quoi, de l'âme à Dieu

Cette part ineffable de soi est ce par quoi il est possible de sentir le désir de l'absolu. Malgré soi, le sujet éprouve une légère insatisfaction, une légère inquiétude en dépit de toute logique : aucun manque apparent ni réel ne justifie le sentiment de la privation. Or, au sein même d'une plénitude effective, se fait sentir un manque réel, comme si le désir qui m'habite avait une exigence propre qui m'échappe : je possède ce que je croyais désirer et, au moment où je le possède, je m'aperçois que je ne possède pas ce que je désirais. Telle est l'expérience de la contemplation du beau corps dans le discours de Diotime *Banquet* de Platon : rien ne signale une privation et pourtant la satisfaction renvoie à un au-delà d'elle-même en vertu d'une incomplétude que l'on aperçoit à peine. De même, sans

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

cette je ne sais quelle insatisfaction, saint Augustin n'aurait entrepris le parcours réflexion de la récollection de soi en Dieu.il ne saurait exister de conversion. Tout se passe comme si le désir avait un objet implicite qui se fait sentir par des signes imperceptibles.

Ainsi face à la beauté de la Sierra Nevada, à Grenade, Saint Jean de la Croix éprouve-t-il le sentiment d'un au-delà du visible : les beautés visible sont le reflet de leur auteur ; de signes, elles peuvent devenir obstacles. L'absolu ne se donne pas immédiatement dans le relatif, le créateur ne se substitue pas aux créatures ; néanmoins, il fait sentir à l'âme sensible qu'Il n'est pas ce qui le manifeste. L'inquiétude naît de l'émerveillement devant tant de Beauté : le patent ne doit pas occulter le latent ni la présence l'absence. Les beautés manifestes sont signes de ce qui n'est pas manifeste par la déception qu'elles engendrent. Il convient de prendre acte du sens de la déception. La Beauté réelle n'a pas l'évidence de la beauté sensible ; elle ne peut se laisser décrire et circonscrire : sa transcendance et sa perfection sont rebelles à toute délimitation, à toute réduction au principe d'identité. Diotime nommait cela « l'océan de Beauté ». Il faut donc se résoudre à nommer cette Beauté que l'on pressent dans les beautés qui la manifestent par ce qui, pour nous, la rend paradoxalement reconnaissable : le je ne sais quoi. Cette détermination négative de la beauté nous en donne le chemin, lui aussi paradoxal : ce n'est que « par aventure », de façon fortuite, ou par grâce, qu'il est possible de la rencontrer. Inutile de chercher des méthodes ou de procédures : rien ne peut être déduit de ce qui est au-delà de nos catégories. La beauté, « je ne sais quoi », n'est pas un but en vue duquel il y aurait des moyens adéquats. Ce n'est pas nous qui la poursuivons, c'est elle qui se manifeste à nous : il ne s'agit que de se mettre en situation de la recevoir. Pour cela, il faut accepter de na pas réduire ce que l'on ne sait pas à ce que l'on sait : la clé qui mène à la contemplation du je ne sais quoi est d'admettre notre invincible ignorance à son propos.

> « Pour la beauté des créatures/Qu'onques je ne me fourvoie,/Mais pour un je-ne-sais-quoi /Qu'on obtienne par aventure !
> N'aura pour meilleur objet/Saveur de bien qui est fini/Que de gâter le palais/Ayant fatigué l'appétit ;/Et ainsi, en douce capture/ Qu'onques je ne me fourvoie,/ Mais pour un je-ne-sais-quoi/ Qui se trouve par aventure.
> Le cœur dont le fonds est fertile/Ne veut jamais s'arrêter/Quand il peut encor passer,/Sinon dans le plus difficile ;/Son désir, rien ne le sature,/Et si haut monte sa foi/Qu'il goûte un je-ne-sais-quoi/Qui se trouve par aventure. »

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale
Le « je ne sais quoi »

L'expérience de la déception est ainsi paradoxale et instructive par le paradoxe même. Paradoxale puisqu'il est impossible d'être déçu si l'on ne possède pas ce que à quoi on l'aspire ; si, en effet, je ne possède pas l'objet de mon désir, je peux toujours imputer l'insatisfaction à ce manque ; dans ce cas, je continue à espérer être comblé par ce bien que je n'ai pas encore. Il n'y a déception que lorsque l'on possède ce que l'on attendait : c'est alors seulement que l'on peut s'apercevoir que ce bien ne satisfait pas … et qu'il n'est pas ce que l'on attendait. La déception instruit donc sur le fond implicite du désir : l'objet patent de mon désir n'était donc pas sa visée réelle. Cette esquive de l'objet ne signifie pas que le désir n'a pas de terme mais qu'il vise autre chose que ce que l'on croyait viser. Ce jeu par lequel affleure le fond du désir est la condition de possibilité de la conversion : saint Augustin se tourne vers la Beauté infinie qu'est Dieu par la déception que lui procurent les beautés finies. Saint Jean de la Croix connaît le même paradoxe : alors même qu'il est impossible de désigner l'objet du désir, il est possible de savoir qu'on ne l'a pas trouvé ; la reconnaissance de son absence précède la connaissance de ce qu'il est. Ce « je ne sais quoi » ne tient donc pas tant à une limitation du sujet qu'à l'infinité de l'objet désiré.

Ainsi le « je ne sais quoi » oscille entre l'immanence et la transcendance : c'est dans l'immanence de l'âme que se manifeste cette part de l'inobjectivable, mais ce clair obscur est lui-même l'indice d'une transcendance infinie irréductible au concept.

II. Le je ne sais quoi dans l'horizon de l'immanence

II.1. Le je ne sais quoi, âme de la beauté

Cette ambivalence du je ne sais quoi permet de comprendre pourquoi il peut survivre à une approche immanentiste. L'abandon de la mystique et de la métaphysique laisse en effet subsister l'ineffable de l'affectivité. Que cet abandon tienne à un refus effectif de considérer le méta-empirique ou qu'il soit simplement le choix méthodologique d'appréhender séparément ce qu'une longue tradition a lié importe peu ici. Dans tous les cas, la polarisation de la réflexion sur la seule dimension du je ne sais quoi permet d'en discerner les modalités avec plus d'acuité.

Ainsi Balthasar Gracian (1601-1658) , ancien Jésuite passé maître dans l'analyse des relations sociales, déploie une pensée de la courtoisie et de l'héroïsme qui lie

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

audace et dissimulation, jeux d'illusions et stratégies de pouvoir. Dans chapitre XIII de l'ouvrage *Le héros* il examine le « despejo », le « Dégagement », cette liberté dans le dire et le faire qui est comme une légèreté artificiellement naturelle. « Le dégagement, c'est l'âme de toute qualité, c'est la vie de toute perfection, c est l'élégance de l'action, c'est la grâce en paroles, c'est ce qui enchante le goût, c'est ce qui flatte l'intelligence, c'est ce qui ne s'explique pas.

C'est la touche finale apportée à l'ouvrage, c'est une beauté formelle. Les autres qualités embellissent la nature mais le dégagement les rehausse encore. Il est la perfection des perfections, une beauté qui les transcende toutes avec une grâce universelle.

Il tient à je ne sais quoi d'aérien, d'indiciblement élégant dans le dire et le faire, et même dans la façon de penser. Il est en grande partie inné ; le reste, il le tient de l'observation. Et jusqu' à présent, personne ne l' a vu obéir à une quelconque autorité. Il est même supérieur à l'art.

On l' apparente au charme pour sa séduction ; à l'allure pour son caractère insaisissable ; au brio pour la fierté qui l'accompagne ; au dégagement, donc, pour son caractère affable ; à l'aplomb pour ce qui relève de la facilité. Mais tous ces mots ne traduisent que l'impossible tentation de le définir.

Ce serait lui faire injure que de le confondre avec la facilité : il se tient bien au-delà, au-delà même de la hardiesse. Bien qu'il suppose la légèreté, c'est une valeur ajoutée à la perfection. […] C'est l'âme de la beauté, l'esprit de la prudence ; il encourage la splendeur, il donne vie au courage. »

Ce je ne sais quoi de subtil et d'aérien, cette aisance indescriptible est ce par quoi la Beauté est effectivement accomplie. Il n'est pas autre chose que la beauté : il n'est pas une forme d'émotion particulière mais il est au contraire ce par quoi l'émotion touche effectivement. Sans lui la beauté est sans âme. Il est paradoxalement au-delà de tout ce que l'on peut identifier, mais il est en même temps impliqué dans tout ce qui plaît, de sorte que l'inhérence en est un des caractères les plus essentiels.

II.2. Le je ne sais quoi, au principe du charme : entre psychologie et esthétique

Cette part mystérieuse de l'intériorité qui s'éprouve elle-même sans pouvoir se dire est l'objet à jamais labile d'une analyse des passions de l'âme. Pascal dans

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale
Le « je ne sais quoi »

les *Pensées*, y voit une marque de la misère de l'homme : petites causes grands effets, le presque rien est capable d'opérer des effets spectaculaires. Le je ne sais quoi de charmant suscite des passions folles : la source en est imperceptible mais les conséquences en sont redoutables.

> « Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelle cause et quels effets de l'amour, car tout l'univers en est changé. Le nez de Cléopâtre.
> Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un je ne sais quoi. Corneille. Et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court toute la face de la terre aurait changé. »

Dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* 1671, le père Bouhours (1628-1702), jésuite, fin défenseur de la langue française et psychologue fort éloigné de la rigueur janséniste se plaît à étudier les méandres de l'âme humaine et leur expression littéraire et artistique.

Le je ne sais quoi « est le penchant et l'instinct du cœur, c'est un très exquis sentiment de l'âme pour un objet qui la touche, une sympathie merveilleuse et comme une parenté des cœurs […] On a beau être bien fait, spirituel, enjoué et tout ce qu'il vous plaira, si le je ne sais quoi manque, toutes ces qualités sont comme mortes »

Cette puissance émotive implicite et ineffable précède toujours l'aperception : cette promptitude antérieure à la réflexion est la source de son efficacité et l'indice de sa nature « Si l'âme ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'est qu'il fait son effet si promptement qu'elle n'a pas le temps de le remarquer ».

Le propre du charme est, en effet, son indépendance à l'égard de la pensée « Ce qui nous charme dans ces peintures et dans ces statues, c'est un je ne sais quoi inexplicable […] le je ne sais quoi est, à le bien prendre, l'objet de la plupart de nos passion […] Cet agrément, ce charme, cet air ressemble à la lumière qui embellit toute la nature et qui se fait voir à tout le monde sans que nous sachions ce que c'est, de sorte qu'on n'en peut mieux parler qu'en disant qu'on ne peut ni l'expliquer, ni le concevoir. En effet, c'est quelque chose de si délicat et de si imperceptible qu'il échappe à l'intelligence la plus pénétrante et la plus subtile :

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

l'esprit humain qui charmait ce qu'il y a de plus spirituel dans les anges et de plus divin en Dieu, pour ainsi parler, ne connaît pas ce qu'il y a de charmant dans un objet sensible qui touche le cœur. »

Le je ne sais quoi peut être comparé à la lumière : il n'est pas tant ce que l'on voit que ce par quoi l'on voit. Il ne convient donc pas seulement à l'art : son extension n'a pas d'autres limites que celles de l'affectivité : « Le je ne sais quoi est de la grâce aussi bien que de la nature et de l'art. — Oui, répartit Ariste. La grâce elle-même, cette divine grâce qui a fait tant de bruit dans les écoles [...] qu'est-ce autre chose qu'un je ne sais quoi surnaturel qu'on ne peut ni comprendre ni expliquer »

Boileau *préface de 1701 à l'édition de ses œuvres* se fait l'écho de Bouhours … sans toutefois résister à la tentation de définir l'indéfinissable :

> « Un ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de connaisseurs ; s'il n'est plein d'un certain agrément et d'un certain sel propre à piquer le goût général des hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage, et il faudra à la fin que les connaisseurs eux-mêmes avouent qu'ils se sont trompés en lui donnant leur approbation. Que si on me demande ce que c'est que cet agrément et ce sel, je répondrai que c'est un je ne sais quoi, qu'on peut beaucoup mieux sentir que dire. A mon avis néanmoins, il consiste principalement à ne jamais présenter au lecteur que des pensées vraies et des expressions justes. »
>
> *Œuvres*, Garnier, 1943, p. 9.

Le je ne sais quoi semble disparaître lorsque le souci de rendre raison de la beauté par la vérité l'emporte sur le silence face à l'inexplicable.

III. Le je ne sais quoi : ce par quoi la beauté est opérante

Il faut donc se résoudre à faire droit à l'inexprimable. Cette tâche est un défi autant qu'un paradoxe : comment faire sentir et peut-être comprendre ce qui est rebelle à tout énonciation, ce qui disparaît lorsqu'on l'explicite ?

Bergson est sans doute celui par qui nous pouvons comprendre l'impossibilité de comprendre, et peut-être dire l'impossibilité de dire. En montrant que la réalité ne se réduit pas à ce que l'intelligence analytique en énonce, il met au jour le fond de la réalité vivante : un temps concret indivisible et cumulatif, que l'on peut appeler la durée. Ce temps vécu, par opposition au temps conçu et identifié à une ligne divisible à l'infini, ne se prête pas aux découpages, aux taxinomies. Il est fait

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

d'apparitions disparaissantes, d'un passé qui habite et constitue le présent, d'un avenir nécessairement nouveau. Il n'est pas possible de connaître ce temps sans l'épouser, coïncider avec lui : ici l'intuition doit prendre le relais de l'intelligence. Pour écouter une mélodie, il ne faut pas découper la partition, objectiver les mouvements mais les épouser, les accompagner. Vladimir Jankélévitch (1903-1985) a consacré son œuvre à déployer cette approche de l'évolution créatrice. Là où l'intelligence est impuissante, il est toutefois possible de donner à entrevoir l'indicible par le détour de l'apophatisme et par l'évocation de la métaphore. Dans *Fauré et l'inexprimable*(1938) (chapitre III, Du charme) il anticipe les analyses qu'il développera dans *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, (1957) :

> « Le charme est dans l'agent ce que la tranquillité d'âme est dans la conscience du patient; en sorte que si l' « acquiescentia animi » est un événement subjectif, le charme désigne, lui, cette mystérieuse propriété de l'objet musical à laquelle nous attribuons notre propre conversion à la paix. Le charme est essentiellement chose problématique, et chacun sait qu'il n'y a pas de recettes pour en avoir, l'idée même d'une « technique » du charme ayant, comme celle de charmeur professionnel, quelque chose de burlesque qui fait peine ; on ne peut à la fois avoir du charme et le dire, encore moins le professer. Le charme est une de ces qualités labiles qui, comme l'humour, l'intelligence ou la modestie, n'existent que dans la parfaite innocence et dans la nescience-de-soi. C'est le cas de dire, avec Angelus Silesius : ce que je suis, je ne le sais pas ; et ce que je sais, je ne le suis pas. De cet impalpable il n'y a donc pas philosophie, sinon négative ou apophatique, les prédicats par lesquels on le qualifierait n'exprimant jamais que des privations : le charme est inexplicable ; le charme, en tant que qualité simple, est irréductible ; en tant que non subsumable sous un concept, il est indéductible ; le charme est indivisible ; le charme est indéfinissable, ne se définissant que par soi ; le charme enfin est inexprimable, c'est-à-dire à la fois indicible et ineffable. […] Le charme, qui ne tient pas à ceci-ou-cela, ne gît pas non plus ici-ou-là . Il est donc essentiellement évasif, - c'est-à-dire qu'il s'échappe, invisible et intangible, et pourtant toujours présent, comme le sont la musique et les parfums, qu'on ne peut ni voir ni toucher; il nous oblige à un jeu de cachecache irritant. Aussi arrive-t-il qu'en désespoir de cause l'intelligence, lasse d'analyser l'inanalysable, baptise du nom de Je-ne-sais-quoi ce résidu insaisissable et décevant qui est comme le parfum de l'esprit autour de l'existence ; tel est le « Yo-no-sé-que »

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

> de Jean de la Croix et le « despejo » de Baltasar Gracian, - car la mystique et la préciosité espagnoles s'entendent entre elles comme elles s'entendent avec la délicatesse de goût toute française d'un Montesquieu pour établir au delà des concepts la présence d'un « carmen » ou mystère carminal qui n'est ni désignable ni assignable […]la beauté sans charme ne fait rien, mais elle est : cette beauté se contemple et nous laisse médusés, mais non point captivés; nous l'admirons comme on admire une poupée sans vie ou une idole inexpressive, - car la beauté, précisément, n' « opérerait » que si elle avait en outre du charme. »

Dans le *Banquet* de Platon, Socrate stigmatise les beautés clinquantes du sophiste qui brillent d'un éclat qui n'est pas plénitude de la présence mais insistance obsédante, force persuasive qui interdit toute reprise réflexive, toute contemplation libre. Jouant sur les consonances sinon sur les étymologies, il rapproche Gorgias de la Gorgone : le beau discours de Gorgias pétrifie comme le regard de la Gorgone. Cette beauté qui statufie est sans charme parce qu'elle détruit le mystère ; elle est tout entière dans son apparition, elle ne recèle rien d'implicite, rien qui laisse place au charme de la surprise ; en un mot, rien qui suscite la liberté de la contemplation infinie. Le je ne sais quoi est, à l'inverse, ce qui fait échapper la beauté à la clarté de l'objet sans fond ni profondeur : le je ne sais quoi nous sauve de la manipulation et de l'objectivisme … mais on ne saurait comment. Ici notre ignorance est notre salut.

Frédéric Laupies, professeur en classes préparatoires,
auteur de la *Leçon de philosophie sur la beauté*, PUF, collection Major.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021